

## L'alimentation usuelle du cheval dans le sud-ouest de la Gaule et le sud-ouest de la France

La géographie mondiale moderne, sinon contemporaine, de la nourriture usuelle du cheval est d'une relative simplicité, comme d'ailleurs la géographie d'une foule de phénomènes ethnographiques qui n'ont peut-être pas toujours assez attiré l'attention des chercheurs (géographie des fonds de cuisine, répartition de la rame et de la pagaie, aréologie du timon de charrette ou des attelages, etc.)<sup>1</sup>.

Sauf peut-être au Japon<sup>2</sup>, le *paddy* est couramment donné aux chevaux en Asie orientale. «Non seulement dans les pays jaunes, écrit Paul d'Enjoy<sup>3</sup>, le riz sert de blé aux hommes, mais il est, à l'état brut et sous forme de *paddy*, la nourriture des chevaux, des chiens, des oiseaux, de la volaille de la basse-cour, en un mot de la généralité des animaux domestiques». Aux Philippines «les habitants donnent du *palay* (*paddy* ou riz non décortiqué) aux chevaux en guise d'avoine»<sup>4</sup>.

En Afrique tropicale «les indigènes peuvent recourir au *millet* au lieu de l'orge comme en Afrique du nord»<sup>5</sup>.

Le problème dut se poser en Amérique de façon originale lorsque les *conquistadores* y débarquèrent les premiers chevaux. A Hispaniola (aujourd'hui Saint-Domingue) «les animaux ne se nourrissent que de gazon, jamais d'orge ou de tout autre grain» lit-on dans le *De orbe novo*<sup>6</sup>. Aux Etats-Unis «on emploie le *maïs*, céréale prédominante, à nourrir le bétail, porcs, bêtes à cornes et chevaux»<sup>7</sup>.

(1) Sur la géographie des fonds de cuisine traditionnels, v. *Bull. de la Soc. archéol. du Gers*, 1969, p. 38 et suiv.; sur les attelages, v. *Actes du 92e congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg et Colmar, 1967, Section d'archéologie*, Paris, Bibliothèque nationale, 1970, p. 183 (paléohistoire de l'attelage en Eurasie), etc.

(2) "Au Japon l'orge sert à nourrir les animaux (bétail) et singulièrement le cheval; on en fait aussi le pain des pauvres", *Histoire générale des voyages*, t. 10, 1752, p. 664.

(3) *Revue de géographie*, août 1896, p. 101.

(4) *Ibidem*, novembre 1903, p. 441.

(5) PAUL VEYRET, *Géographie de l'élevage*, Paris, Gallimard, 1951, p. 87.

(6) *Rev. de géogr.*, juillet 1893, p. 64, i. f.

(7) *Ibidem*, janvier 1904, p. 11, col. 2, i. f.

Le cas du cap occidental du continent eurasiatique est fort curieux: d'une manière générale l'avoine est la céréale traditionnelle de base des secteurs septentrionaux (jusque parfois très au sud comme dans la France contemporaine) tandis que les chevaux, les mulets et les ânes sont *critophages* sur les confins méditerranéens, au Proche-Orient et en Afrique septentrionale. La limite des domaines respectifs est souvent remarquablement nette.

### FACTEURS DE REPARTITION

Les facteurs explicatifs de cette répartition sont au moins au nombre de trois: géographiques, hiérarchiques et historiques.

1.° le lien avec la géographie céréalière universelle est trop évident (paddy dans les pays rizicoles, maïs en Amérique, etc.) pour qu'il soit nécessaire d'insister;

2.° mais une telle remarque est valable surtout là où une céréale est nettement prédominante, parfois même exclusive des autres. Là où au contraire un passé immémorial a fait coexister plusieurs espèces au sein d'une même civilisation, comme c'est le cas autour du Bassin méditerranéen (caractérisé par la trilogie millet-orge-froment), il se crée une manière de hiérarchie et c'est une céréale réputée secondaire ou inférieure, comme l'orge, qui est attribuée aux chevaux (en Asie même le paddy est un riz non décoré, donc moins élaboré);

3.° enfin il y a à compter aussi, bien entendu, avec le poids de la tradition, toutes les civilisations traditionnelles étant peu ou prou miso-néistes.

Dans l'Antiquité classique les équidés sont régulièrement alimentés à l'orge. A cet égard les témoignages sont innombrables<sup>8</sup>. L'avoine n'est cultivée que comme fourrage et si l'on garde des graines d'une année sur l'autre, c'est uniquement comme semences. L'avoine alimentaire ne se manifeste qu'en des secteurs fort excentriques, comme la Mysie<sup>9</sup>.

Les invasions barbares (n'oublions pas que les Barbares, cavaliers émérites, surgissent des steppes du nord et de l'est) ont probablement contribué à étendre l'aire du cheval nourri à l'avoine hors de son secteur originel, parfois même jusqu'aux rives de la Mer intérieure. Mais dans ses lignes géné-

(8) XENOPHON, *Anabase*, III, 4, 31; PLAUTE, *Asinaria*, vers. núm. 706; VARRON *Agr.*, II, 7 et III, 17; COLUMELLE, *Agr.*, VI, 30; MARTIAL, *Epigrammes*, XIII; JUVENAL *Sat.*, VIII, 154; APULEE, *Métam.*, livres 3, 4 et surtout 7; VERUS, *Hist. Aug.*, chap. 6; DAREMBERG ET SAGLIO, *Dict. des antiquités grecques et romaines*, v° *bestiae*, p. 697, col. 1, i. f.; v° *equus*, p. 800, col. 2 et note 83 (bibliographie) et v° *rustica res*, pp. 908-910; NOËL CHOMEL, *Dictionnaire économique*, v° *aveine*, etc.

(9) GALIEN, *De alimentis*, I, 12.

rales la vieille opposition paléohistorique ou néolithique [orge / avoine] se maintiendra jusqu'à nos jours.

C'est ainsi que selon une boutade célèbre, due à Johnson, auteur d'un *Dictionnaire anglais*, «l'avoine est un grain qui sert à nourrir les chevaux en Angleterre et les hommes en Ecosse», qu'en Suède on fabrique du pain d'avoine pour les chevaux<sup>10</sup>, etc., tandis qu'au Haourân «l'orge sert exclusivement, par opposition au blé et au maïs, à la nourriture des animaux» et qu'on «la préfère à l'avoine dans toutes les parties méridionales de l'Europe, en Asie et en Afrique pour la nourriture des chevaux»<sup>11</sup>.

Sous l'Ancien régime l'avoine a envahi tout le Midi de la France: il s'agit de «l'avoine cultivée que les Lyonnais et les peuples de l'Aquitaine nomment *civade*»<sup>12</sup>. Bien entendu le Sud-ouest n'a pas échappé à la contagion, ainsi qu'en témoignent par exemple les *Comptes consulaires de Montréal*<sup>13</sup>, les *Comptes consulaires de Risle*<sup>14</sup>, les *Commentaires de Monluc*<sup>15</sup> et, à une date beaucoup plus récente, le journal local *L'avenir*<sup>16</sup>.

Les basques eux-mêmes, pourtant fort conservateurs, paraissent avoir opté eux aussi pour l'avoine, comme le prouve, entre autres, le verbe *oloztatu*, évidemment apparenté à *olo* = avoine, qui signifie «nourrir les animaux» et qui est l'équivalent sémantique parfait de fr. *avoiner* (var. *aveiner*) ou de gasc. *acibadá*, etc. par opposition à cast. *encebadar* ou à gr. *krithizô*, dérivé de *krithè* = orge.

### LES PROBLEMES DES CONFINS: MARGES ET TERMINOLOGIE

Des phénomènes linguistiques remarquablement concordants sont observables dans trois au moins des secteurs marginaux:

1.° Dans les Grisons tout se passe comme si l'orge avait anciennement empiété sur le domaine de l'avoine. Dans ces parages en effet<sup>17</sup> lat. *avena* s'est perpétué en roman avec le sens d'orge, d'où l'on est en droit d'émettre l'hypothèse que se substituant à l'avoine dans l'alimentation des

(10) OLIVIER DE SERRES, *Théâtre d'agriculture*, éd. de la Société d'agriculture de la Seine, t. 1er, introd., p. CXXX, et p. 661, col. I, i. f.

(11) *Mémorial d'agriculture du Gers*, janvier 1827, p. 14 (l'assertion relative à l'ensemble de l'Asie et de l'Afrique est évidemment exagérée).

(12) *La nouvelle maison rustique*, t. 1er, Paris, Desaint, p. 494.

(13) T. 3, p. 22, § 33.

(14) Pp. 168, 189, 198, etc.

(15) Ed. Ruble, t. 2, p. 311; t. 3, p. 35. etc.

(16) "C'est l'avoine, non l'orge, qu'on utilise dans le Gers pour nourrir les chevaux" (*L'avenir*, 3 juillet 1869, p. 4, col. 1).

(17) *Rom. etym. Wörterbuch*, v° *avena*.

équidés, l'orge lui aura pris son nom en même temps que sa place et ce en vertu d'un phénomène que nous avons signalé déjà sous le nom d'imposture lexicale<sup>18</sup>;

2.° Si l'on admet, ce qui devient de plus en plus plausible, que les Basques procèdent d'une même souche que certaines ethnies des parages caucasiens (ce qui n'équivaut évidemment pas à soutenir que les Basques sont originaires du Caucase), l'on comprend sans peine qu'en basque *garagar* signifie «orge» tandis qu'en kûrinien *gerger*, qu'en rutulien *gergel*, qu'en agulien et en tabassaranien *gargar* signifient «avoine», divergence sémantique jusqu'ici inexplicable<sup>19</sup>, mais parfaitement éclairée par le destin sémantique parallèle de l'étymon latin *\*cibata*, qui déborde lui aussi, par son aire phonétique et lexicale, sur les deux zones de l'avoine (au nord) et de l'orge (au sud);

3.° Dès l'Antiquité Varron<sup>20</sup> oppose *cibatus* = céréale consommée, à *satio* = grain conservé comme future semence. Le champ sémantique de *\*cibata* s'est probablement restreint dans la suite au sens de «nourriture des animaux» et singulièrement des chevaux. Au terme ultime de leur évolution les représentants romans de *\*cibata* se spécialiseront tout naturellement au sens d'orge là où les équidés sont critophages et à celui d'avoine là où on les nourrit au contraire avec de l'avoine. D'où cast. *cebada*, port. *cebada* = orge par opposition à anc. prov. *civada*<sup>21</sup>, à gasc. *ciuso*<sup>22</sup>, à cat *civada*<sup>23</sup> et à arag. *cebada*<sup>24</sup> = avoine.

### LE PROBLEME SPECIFIQUE DU SUD-OUEST FRANCAIS

Les trois céréales méditerranéennes traditionnelles et fondamentales sont dans l'ordre chronologique de leur apparition probable: 1.° le millet, 2.° l'orge; 3.° le blé<sup>25</sup> et dans l'ordre de leur hiérarchie à l'époque classique: 1.° le blé; 2.° l'orge; 3.° le millet. Céréale de premier plan, qui tend à gagner toujours plus de terrain, le blé n'est guère menacé par la concurrence éven-

(18) *Bull. Soc. archéol. Gers*, 1969, p. 415.

(19) *Rev. intern. des études basques*, octobre-décembre 1924, p. 581.

(20) *Agr.*, I, 69, 1.

(21) Aire définie par l'*Atlas linguistique de France*, pl. 81. Cf. supra, texte et note 12.

(22) *Atlas linguistique de Gascogne*, vol. 1, pl. 275.

(23) S. ALBERTI, *Diccionari castellà-català i català-castellà*, Barcelona, Distribució difusora general, 1961, 2e partie, s. v.

(24) *Atlas linguistique de Gascogne*, loc. cit. et JERÓNIMO BORAQ, *Diccionario de voces aragonesas*, v° *cebada*.

(25) Cf. H. POLGE, *Les appellations gasconnes et basques des céréales les plus usuelles*, Pamplona, 1969, ex *Fontes linguae Vasconum*.

tuelle d'autres céréales. Il n'en est de même ni de l'orge ni *a fortiori* du millet. Ce dernier a été progressivement évincé, à partir de la découverte du Nouveau monde, par le maïs<sup>26</sup>. Quid de l'orge dans l'alimentation des équidés domestiques?

Tout ce que nous savons de l'Antiquité classique nous incite à penser que la Gaule romaine, et singulièrement la Gaule méridionale, plus profondément romanisée, a employé peu ou prou l'orge pour nourrir des chevaux. A la fin de l'Ancien régime la situation est radicalement inversée: l'avoine l'a emporté à peu près partout<sup>27</sup>. La récente publication, par MM. Charles Samaran et Ch. Higounet du *Recueil des actes de l'abbaye cistercienne de Bonnefont en Comminges*<sup>28</sup> nous ouvre vraisemblablement d'intéressantes perspectives quant à la phase de mutation et ceci par comparaison avec le *Pouillé commingeois du XIV<sup>e</sup> siècle* publié dès 1939 par l'abbé Raymond Corraze<sup>29</sup>.

En effet les céréales usuelles mentionnées dans la pièce 568 (année 1751) du *Recueil cistercien* sont l'avoine, le blé froment, le carron (méteil), le seigle (que l'on cultive pour sa paille, dont on tire des chaumes de toit et des liens de gerbes), le gros millet, c'est-à-dire le maïs (non le millet comme le veut l'*Index rerum* du volume) et quelques menus grains dont, très probablement, le mil: par contre nous ne trouvons plus trace d'orge. Au contraire dans le *Pouillé commingeois* il est fait régulièrement mention d'orge, celle-ci usuellement associée à l'avoine, association qui incite à penser qu'on avait recours tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux espèces pour des usages identiques ou apparentés.

Tout se passe donc comme si en Comminges l'avoine avait progressivement remplacé l'orge à partir du Moyen âge (ou du moins reculé devant elle), comme plus tard le maïs sera substitué au millet. Derrière la trilogie usuelle blé-avoine-maïs, nous retrouvons ainsi, à peine déguisée, l'immémoriale trilogie du vieux fond de civilisation périméditerranéen. Au Pays basque le *zaldare* ou *zaldale* < *zaldi* = cheval + *ale* = grain, que J. Garate traduit par *cebada*, conserve le souvenir du temps où les chevaux étaient

(26) *Bull. Soc. archéol. Gers*, 1966, p. 431, et suiv.

(27) C'est à peine si en France l'on trouve ici et là traces de discussions quant aux avantages respectifs de l'avoine et de l'orge dans l'alimentation des chevaux: cf. p. ex. *Mémorial d'agriculture du Gers*, février 1827 (extrait d'un article publié dans les *Annales de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire*): "d'expériences que j'ai faites pendant deux mois, il résulte que 4,5 kg. de pain composé de farine, de seigle, d'orge et de féverole nourrissent mieux un cheval qu'un boisseau de bonne qualité". Dans *Le cheval d'Espagne*, conte en vers de Florian, le cheval andalou est nourri tantôt à l'avoine, tantôt à l'orge et à l'orge, etc.

(28) Paris, Bibliothèque nationale, 1970.

(29) Paris, Imprimerie nationale, 1939.

alimentés avec de l'orge<sup>30</sup>. En Espagne ni la Catalogne ni le haut Aragon n'ont échappé eux aussi à l'intrusion de l'avoine.

De fil en aiguille on en arrive à se demander maintenant si vers la fin de l'Empire romain ou au très haut Moyen âge, lat. \**cibata* n'aurait pas désigné implicitement (en tant que nourriture usuelle des équidés), et peut-être même explicitement, l'orge. Par la suite, là où l'avoine aurait remplacé l'orge, il se serait manifesté un phénomène d'imposture lexicale (l'avoine s'emparant du nom de l'orge alimentaire des chevaux en même temps que sa place), un phénomène identique, quoique en sens inverse, s'étant manifesté dans les Grisons. Quoi qu'il en soit l'hypothèse formulée par Gilliéron<sup>31</sup>, selon laquelle *avena* aurait été éliminé du lexique occitan par suite d'un croisement avec *vena*, ne tient pas: 1.° parce que les occasions pratiques de rencontre amphibologisante entre l'avoine et les veines doivent être fort rares dans un contexte phraséologique ou matériel donné; 2.° parce qu'en Espagne où *la avena* se prononce usuellement *l'avena*, *avena* et *vena* coexistent paisiblement depuis des siècles.

Une fois de plus la doctrine gilliéroniste, parce qu'elle fait fi des données contextuelles (étiologie générale, aréologie, sémantique, linguistique comparée, etc.) se trouve ainsi prise en défaut et il s'avère qu'elle n'est qu'une logique de rétrospection, séduisante certes, mais combien fragile.

\* \* \*

En résumé l'opposition sémantique entre basq. *garagar* (= orge) et *tabass. gargar* (= avoine) n'est qu'apparence. Comme cast. *cebada* (orge) et gasc. *ciuaso* (avoine), les deux vocables réfèrent à une seule et unique réalité intrinsèque: la nourriture des chevaux.

H. POLGE

(30) *Les appellations gasconnes et basques des céréales les plus usuelles, op. cit., conclusion.*

(31) Hypothèse déjà rejetée par Walther von Wartburg, *Franz. etym. Wörterbuch*, v° *avena*, i. f.: "Gilliéron Abeille 8, 201, sieht den Grund dazu im lautlichen Zusammentreffen von *vena* und *avena*. Es fällt dann allerdings auf, dass die andern romanischen Sprachen diese Homonymie geduldet haben und noch dulden".